

Jovençon – 10 mars 2011 – présentation du livre

La médecine populaire

COLLECTION “CONCOURS CERLOGNE”

Sandra Berthod



Cette œuvre constitue le travail des élèves des écoles maternelles, primaires et moyennes valdôtaines qui ont participé au Concours Cerlogne pendant l’année scolaire 1982-1983. Je remercie les enseignants et je remercie surtout Mme Rose-Claire Schüle, ethnologue réputée, qui a suivi toutes les phases de préparation tout d’abord du Concours puis de réalisation de ce livre, qui sans elle n’aurait pas vu le jour.

Le Concours Cerlogne de 1982-1983 portait sur la médecine populaire. Le choix de ce sujet avait paru hasardeux aux promoteurs mêmes du Concours, mais les petits patoisants, au contraire, s’y lancèrent avec enthousiasme et les résultats furent très prometteurs.

Il faut considérer que presque trente ans se sont écoulés depuis 1982, beaucoup de témoins ont disparu, beaucoup de choses ont été oubliées, donc il ne serait plus possible aujourd’hui de trouver cette foison de données sur la médecine populaire. Les années 80 du siècle dernier constituaient encore un excellent moment pour enquêter sur ce sujet.

Dans cet ouvrage il faut distinguer deux époques : lorsque les enfants parlent des soins que leurs mamans leur donnent pour leurs maladies d’enfants, nous avons déjà l’intervention du médecin et nous parlons des années 70-80. Mais deuxièmement souvent les enfants interrogent les grands-parents et dans les souvenirs de ces derniers on se réfère à une époque où le Service Sanitaire National n’existait pas encore (je crois qu’il date de 1978, avant il y avait la “Mutua”), où il y avait peu de médecins, il fallait les payer et ils étaient relativement chers, dans les campagnes on avait recours à eux dans les cas désespérés, sinon on se soignait avec des remèdes transmis de mère en fille depuis des générations ou, tout au plus, on avait recours à la sage-femme, celle-là bien connue, au rhabilleur, à des guérisseurs, qu’on appelait *medecón* si c’était un homme ou *medeucca* au féminin.

Les curés aussi, en tant que personnes cultivées et soucieuses de leurs fidèles, pouvaient dispenser des soins et des conseils précieux. Et comment oublier la bonne Sœur Martine, qui allait par monts et par vaux ramasser les herbes avec lesquelles elle a soigné des générations de Valdôtains ?

On se soignait avec les herbes ou avec des produits employés dans la vie de tous les jours. Ces produits pouvaient être le vinaigre et les cendres pour les maux de tête, la mie de pain imbibée de lait pour faire éclater les furoncles, un bon bouillon de poule pour soigner un rhume et ainsi de suite. Puis il y avait des remèdes qui demandaient déjà une préparation un peu plus laborieuse, comme l'huile de marmotte, car il fallait faire fondre au bain-marie de la graisse de marmotte pour préparer cette huile qu'on devait boire quand on avait une vilaine toux ou une bronchite ou, pire encore, une pneumonie. Une autre préparation était *l'estomiet*. *L'estomiet* prend son nom d'estomac, parce qu'on le posait sur la poitrine des enfants qui avaient les vers. C'était de la ouate imbibée d'eau-de-vie avec une pincée d'encens de l'église. *L'estomiet* se collait à la peau de l'enfant et se détachait seulement quand les vers étaient sortis.

Je veux encore citer le fameux "papier bleu", qui était du papier de couleur bleue dans lequel les droguistes enveloppaient le sucre et qui était employé, outre que pour recouvrir les livres, pour différentes préparations. J'ai découvert que dans le centre de la France on l'utilisait aussi, mais l'auteur du livre, en citant une ancienne recette, affirme : « on ne sait pas pourquoi on l'appelait papier bleu ». Évidemment, il ne le connaît plus !

L'ouvrage est divisé en 22 chapitres : les deux premiers portent sur l'état de santé et les maladies ; suivent 15 chapitres qui prennent en considération les différentes parties du corps, comme la tête et les dents ou les différents appareils, comme l'appareil digestif ou les différentes classes de malades, tels les enfants ou les femmes. Le volume se clôt par cinq chapitres intitulés : ACCIDENTS, PERSONNEL SOIGNANT, PROCÉDÉS CHIRURGICAUX, REMÈDES TRADITIONNELS et DÉVOTIONS.

Maintenant j'examine rapidement quelques chapitres. Le premier chapitre, sur l'état de santé, est très intéressant parce qu'il contient beaucoup d'expressions idiomatiques. Par exemple, à Signayes, pour dire d'un enfant qu'il est sain on dit qu'il est sain comme un poussin ou sain comme un poisson, à Valtournenche on dit d'une personne qu'elle est délicate comme un gressin, ou fragile comme la soie etc.

Voyons le chapitre sur **la tête**. En général, il paraît qu'autrefois on souffrait moins de maux de tête qu'aujourd'hui. Probablement on était moins stressé. Pour soigner un mal de tête, on appliquait un linge imbibé de vinaigre sur les tempes, on prenait un bain de pied dans de l'eau dans laquelle on avait dilué des cendres. On pouvait aussi boire un café bouillant. Ce remède était particulièrement efficace pour les hommes qui avaient pris une bonne cuite.

Maladies des dents. Dans le temps, on a énormément souffert de mal de dents. On essayait les remèdes les plus disparates : tout d'abord on se nouait un foulard en laine autour de la tête. Puis, si le mal de dents était dû à une carie, on mettait dans le trou un grain de sel. Le mal passait, mais le sel faisait éclater la dent. On se rinçait la bouche avec de l'eau-de-vie, on mâchait du tabac ou de la sauge, on appliquait sur la dent la patine qui se forme en laissant brûler une cigarette sur une assiette.

On allait chez le dentiste seulement pour se faire arracher une dent et même pas toujours : à Ayas on nous dit qu'on allait chez un certain Fouina qui arrachait la dent avec les tenailles, naturellement sans anesthésie.

Les enfants aussi ont beaucoup souffert de mal de dents. C'était le papa ou la maman qui leur arrachait les dents de lait, puis, pour les consoler un peu, on mettait la dent sous l'oreiller pour la souris, qui apportait deux noix ou des noisettes, plus tard un bonbon. Ceci a donné origine à toute une série de comptines qui sont reportées dans le livre.

Comme nous sommes encore en hiver, je vous propose de prendre en considération les **maladies du refroidissement**. Le nez : pour le saignement de nez, on conseillait d'introduire dans la narine du suc d'ortie, de lever le bras, de mettre sur la nuque de la neige, de l'eau froide ou, à défaut, un objet froid, comme une clé.

Gorge : le mal de gorge avait plusieurs causes. Comme premier remède, on enroulait autour du cou une chaussette sale, qu'on avait portée pendant la journée. Ce remède, comme nous le dit Mme Schüle, est connu dans tout l'arc alpin. Il ne paraît pas bizarre, si l'on considère qu'autrefois les chambres à coucher n'étaient pas chauffées, la seule pièce de la maison chaude était l'étable, alors si on enroulait une chaussette autour du cou on pouvait jouir de la chaleur du corps. Pour l'angine, il fallait chauffer à l'extérieur et refroidir à l'intérieur. On pouvait chauffer le cou, en mettant des oignons chauds ou de la mauve chaude. Pour l'intérieur, on badigeonnait avec de la teinture d'iode, du bleu de méthylène, de la glycérine. Quand j'étais enfant, le docteur nous prescrivait souvent des gargarismes de teinture d'iode pour le mal de gorge et je dois dire que c'était très efficace, cela soulageait beaucoup.

Toujours pour le mal de gorge, on pouvait faire des gargarismes avec du vinaigre, avec ou sans eau froide, du suc de citron ou des infusions de sauge ou de mauve.

Pour l'enrouement, on conseillait de boire des tisanes d'herbe-aux-chantres, une herbe qui, comme le dit le mot, est bonne pour les cordes vocales ou de manger des boulettes de beurre et miel ou des mauves cuites assaisonnées comme des épinards.

Le **mal aux oreilles** affectait beaucoup les enfants et il était dû au froid. Pour se prémunir, les femmes portaient le foulard et les enfants le bonnet. En cas de mal aux oreilles, aujourd'hui les docteurs disent qu'il ne faut rien introduire dans

les oreilles. Autrefois, au contraire, on conseillait de mettre de la graisse de poule et de boucher ensuite avec de la ouate ou de l'huile d'olive chauffée dans laquelle on a mis des fleurs de camomille. Les manières de chauffer l'huile témoignent d'une grande imagination : on pouvait chauffer l'huile dans un poêlon, ou en la mettant dans une cuiller et en allumant une bougie en dessous ou même en chauffant à blanc un clou et en l'introduisant dans l'huile qui, ainsi, devenait tiède.

Mais le remède prince pour le mal aux oreilles est un autre, c'est de demander à une femme qui allaite de verser quelques gouttes de son lait dans l'oreille. Une personne qui l'a essayé lorsqu'elle était enfant, m'a dit que cela a arrêté le mal instantanément.

Les affections dues au froid étaient aussi **la toux, le rhume et la grippe**. L'un des meilleurs remèdes était un bon bouillon de poule, avec éventuellement du vin. On pouvait aussi faire cuire du lait avec du thym serpolet, des fleurs de sureau (elles chauffent), du gènepi, des primevères, des fleurs de bourrache, du basilic, boire du lait et du miel avant d'aller se coucher.

Un bon remède pour la toux, indiqué aussi pour la coqueluche, consistait à prendre une belle rave, la couper en rondelles, les saupoudrer de sucre et boire



M. Laurent Viérin, Assesseur à l'Éducation et à la Culture, Mme Christiane Dunoyer, Présidente du Centre d'Études francoprovençales et Mme Sandra Berthod

(photo Studio Creazioni)

le suc qui se formait par cuillerées. Ce remède était assez appétissant pour une époque où on mangeait si peu de sucreries et les mamans de Champorcher, nous dit la recherche, se plaignaient que les enfants avaient la toux... des *ravioùn* !

De tout autre genre et goût l'infusion de lichen que souvent les enfants buvaient "au son des gifles" !

Encore deux mots sur **les dévotions** : autrefois, en Vallée d'Aoste on était beaucoup plus croyant qu'aujourd'hui. Pour chaque malaise et pour tous les problèmes, on s'adressait au Bon Dieu ou, plus souvent, à ses intermédiaires, les saints.

Et ainsi les enfants ont-ils récolté beaucoup de choses très intéressantes sur ce sujet. Les principales parties du corps ont un saint protecteur : pour la gorge, c'est saint Blaise ; pour la tête, saint Bernard ; pour les enfants sourds, on prie saint Oyen ; pour la vue, c'est sainte Lucie etc.

On va en pèlerinage aux sanctuaires de la sainte Vierge, c'est-à-dire, Notre-Dame-de Guérison, Notre-Dame de Tout Pouvoir à Plout, Notre Dame-de-la Garde à Perloz, pour demander une grâce ou pour remercier si on a recouvré la santé.

Puis il y a des dévotions très particulières : par exemple, en val d'Ayas, à Barmasc, on croit que l'eau de la fontaine du sanctuaire est miraculeuse pour les verrues (il suffit d'y plonger les mains) ou encore si on a mal au dos et si on peut le faire, on n'hésite pas à passer à travers un passage qu'il y a sous l'autel de la crypte de l'église de Saint-Ours. Et ainsi de suite.

Ce ne sont là que quelques exemples de la foi de nos ancêtres qui était si liée à la vie de tous les jours.

Voilà, j'ai terminé, j'ai donné seulement quelques exemples du contenu de ce livre fait par les élèves et par leurs enseignants, qui peut nous donner encore des suggestions et, de toute façon, est très intéressant comme témoignage d'un passé pas si lointain !

Merci !